

LIRE ET SAVOIR

Images

de

JEAN MERMOSZ

par

JACQUELINE ANCY

LIRE ET SAVOIR

Images

de

JEAN MIERMOZ

par

JACQUELINE ANCY

Illustrations de J. LACROIX

DIDIER

**4 et 6, rue de la Sorbonne
PARIS 5^e**

« Coupons moteur* arrière droit. »

Ces quelques mots arrivent à Dakar le lundi 7 décembre 1936, à 10 h. 47. Ils sont envoyés par le poste de radio de l'hydravion* *Croix-du-Sud*, parti pour l'Amérique du Sud quatre heures plus tôt. Puis c'est le silence. Un long silence, qui s'installe et devient plus lourd de minute en minute.

« *Croix-du-Sud*, répondez.

— *Croix-du-Sud*, où êtes-vous?

— *Croix-du-Sud*, nous ne vous entendons plus... »

Mais le *Croix-du-Sud* ne répond plus à tous ces appels*. Et chacun commence à avoir peur, à attendre dans la peur.

Des avions et des bateaux partent vers le lieu de l'accident. Pendant des heures et des heures ils tournent autour de l'endroit où l'on* pense que l'appareil est tombé.

La nouvelle court très vite de pays en pays. Partout, on continue quand même à espérer : « ce n'est pas possible, tout n'est pas fini », dit-on, « dans quelques heures l'hydravion sera retrouvé. »

JEAN MERMOZ

Mais les heures passent sans rien apporter et il faut bien enfin comprendre la vérité : — le pilote* du *Croix-du-Sud* est au fond de la mer, rien cette fois ne l'a sauvé —. Tous les yeux se remplissent de larmes*.

*
**

Ce pilote, qui est-il donc ?

C'est celui qui « avait défriché* les sables, la montagne, la nuit et la mer (1) », celui qui disait : « Je ne voudrais mourir qu'en avion (2). »

C'est Jean Mermoz.

(1) Saint-Exupéry, *Terre des Hommes* (2^e partie : *Les Camarades*).

(2) Kessel, *Mermoz*.

LES DEBUTS

Beaucoup de gens avaient entendu parler de Mermoz, avaient lu l'histoire de ses vols*. C'était un de leurs héros* préférés.

Beaucoup de gens, après sa mort, se sentent un peu plus seuls qu'avant.

Et puis, il y a sa famille, ses amis. Ceux-ci ne peuvent pas croire que jamais ils ne reverront la belle tête aux cheveux clairs, le sourire qui éclairait tout, les épaules larges, le corps haut et plein de force de celui qu'ils ont tant aimé.

Que d'images de lui, déjà, passent devant leurs yeux... que de souvenirs* remuent en eux...

*
**

Pour les uns, ce sont les images de Jean enfant (1), quand il vivait à la campagne, à Mainbressy, entre le doux et chaud amour de sa mère, et celui plus froid de grands-parents très sévères. Il promenait alors sur toutes choses un regard sérieux et profond; il était sage, fort, dur avec lui-même; il aimait lire; il aimait la mécanique*; il aimait surtout des-

(1) voir page 58.

JEAN MERMOZ

siner. Il ne pensait pas encore à l'aviation*.

Pour d'autres, ce sont les images de Jean jeune homme, à Paris. Seul avec sa mère, libre, il pouvait employer sa liberté comme il le voulait. Et ce qu'il voulait pour le moment*, c'était la partager, cette liberté, avec sa mère, aider celle-ci, avoir le droit de lui sourire, de rire avec elle quand il en avait envie; ce qu'il voulait, c'était aussi dessiner, se promener, lire, lire surtout.

Avec son esprit sérieux, il pensait qu'il devait préparer l'École Centrale*, mais il se sentait plus artiste qu'ingénieur, rêvait de sculpture, s'endormait en lisant des poésies de Verlaine et de Baudelaire.

Dans ce quartier Montparnasse où il habitait, il vivait au milieu de plaisirs qui auraient pu être dangereux pour un garçon de cet âge, qui faisait ce qu'il voulait. Mais les joies* qu'il découvrait* en même temps en lui-même l'empêchaient d'en chercher d'autres; il regardait seulement cette vie pleine de bruit, de vin, de rires de femmes, et ne s'y mêlait pas encore.

*
**

L'écrivain* Kessel, ce grand chasseur d'images de la vie de Mermoz, sait bien que déjà à ce moment-là, le jeune homme a commencé une longue recherche* de la vérité, qui va continuer jusqu'à sa mort. Recherche

JEAN MERMOZ

de la vérité des hommes, de la vérité de l'esprit, de sa vérité. Cette vérité, il ne l'approchera que dans ce métier d'aviateur* qu'il va choisir par hasard, sur le conseil d'un ami. Mais un jour il dira à Kessel ces mots qui expliquent tout : « J'aurais pu aussi bien être méhariste* ou missionnaire* . »

*
**

Pour d'autres encore, pour ses camarades des années 1920-1924, ce sont les souvenirs de Mermoz soldat, au Bourget*, à Istres*, à Metz*, en Syrie, à Nancy*, à Thionville*. Tout à coup* il était devenu un homme, tout différent de l'artiste de Paris; un homme qui savait commander, s'amuser, se battre, un homme de plus en plus fort, aux épaules de plus en plus larges. C'est le moment où il avait appris à connaître la vie, bonne et mauvaise. Mais c'est aussi le moment où il apprenait à piloter, à aimer l'aviation, et où toute sa vie se dessinait.

Images de Mermoz, qu'on rencontrait toujours ici et là sur les terrains d'aviation, et qui attend de voler; de Mermoz au visage* tout éclairé* après un vol difficile; de sa joie en découvrant la Syrie, en y recevant pour lui seul un avion tout neuf; de sa tristesse* à l'idée de s'en servir pour tuer les Bédouins*

JEAN MERMOZ

qui, pensait-il, avaient bien le droit de vouloir rester libres; de sa joie, de nouveau, plus tard, quand on avait changé son travail de guerre en un travail d'humanité* : il devait sauver, avec son avion, les malades et les blessés, en les emmenant très vite vers un médecin. Beaucoup de travail, des vols très nombreux*, de gros efforts à donner. Ces mois-là, Mermoz s'était senti encore plus près de sa mère, devenue infirmière-chef, et à qui il écrivait après un de ces transports* : « Le malade était bien las* et le médecin... lui a fait des piqûres* tout le long du chemin*. A 1 200 mètres d'altitude*. Il n'y manquait que toi, maman (1)... »

Images, à Palmyre, de son corps qui semblait sans vie, couché sur une piste; ses lèvres bleues, sa langue sortait de sa bouche, il venait de marcher sans boire une goutte d'eau pendant 60 kilomètres dans les montagnes et le désert*, en aidant et en portant son mécanicien.

Dans ce même Palmyre, Mermoz avait connu la joie d'être aimé et écouté de tous. Son courage, sa tranquillité devant le danger, son sérieux, se montraient déjà.

C'est là aussi qu'il avait commencé sa longue...
et si belle amitié* pour Etienne. Amitié qui

(1) Dans Kessel, *Mermoz*.

JEAN MERMOZ

ne finira que treize ans plus tard quand Etienne se tuera en avion.

C'est là enfin que Mermoz s'était rendu compte qu'il serait bientôt devant un choix* difficile, et c'est encore à sa mère qu'il en parlait : « Il me sera dur* de quitter l'aviation... elle s'adapte* si bien à mon caractère*, que j'y trouve même une sécurité* complète*. Mais j'ai toi. Tu m'es chère, plus que tout au monde et que ne ferais-je* pour te donner le bonheur*... que tu mérites (1). »



A la fin de l'année 1924, il était parti à Toulouse*. Depuis son départ de Thionville, où il avait passé les derniers mois de sa vie de soldat, il avait été très pauvre. A Paris, il avait fait tous les métiers. Il avait eu faim, il avait souvent couché dehors. Il était maigre, sa veste bleue paraissait trop grande pour lui, ses cheveux étaient trop longs, le bas de son pantalon était usé. Il avait dû écrire les adresses* de 4 000 enveloppes pour payer son voyage à Toulouse où Didier Daurat, directeur des « lignes Latécoère », l'attendait. On lisait à la fois dans le regard de Mermoz la tristesse de tout ce qu'il venait de vivre et la joie d'arriver chez Latécoère.

(1) Dans Kessel, *Mermoz*.

JEAN MERMOZ

Latécoère était l'homme d'affaires qui avait eu l'idée, déjà en 1918, d'une ligne postale* France-Amérique du Sud. Cela avait d'abord paru impossible : l'aviation était encore dans sa jeunesse*, les avions étaient ouverts, sans radio, avec un seul moteur, et peu sûrs. Mais Latécoère était un de ces hommes pour qui le mot « impossible » ne voulait rien dire. Il avait choisi comme directeur de ses lignes un autre homme qui ne connaissait pas non plus ce mot : Didier Daurat. Tous deux savaient seulement qu'il fallait réussir, et au moment où Mermoz était arrivé à Toulouse, le courrier* était transporté chaque jour entre Toulouse et Casablanca; bientôt il le serait entre Casablanca et Dakar.

Daurat avait fait du courrier une sorte de dieu : on devait « passer », par tous les temps, dans tous les dangers. Pour cela il fallait des hommes sans peur devant ces dangers, devant l'effort et la fatigue, des hommes durs avec eux-mêmes, des hommes qui trouvent tout de suite naturelle cette religion du courrier.

Daurat savait découvrir ces hommes et il sentait en appelant Mermoz à Toulouse que celui-ci en était peut-être un. Mais il ne savait pas que ce garçon à la tête d'artiste qui n'était pas content parce qu'on lui donnait d'abord du travail d'ouvrier et non de pilote, deviendrait un héros connu de tous. Pour le moment, il fallait lui faire comprendre l'esprit



de la ligne. Il fallait l'amener à s'oublier lui-même et à ne plus penser qu'à la ligne.

La première fois que Mermoz avait volé devant Daurat, il avait voulu montrer à son directeur tout ce qu'il savait faire. Tout de suite, il était monté tout droit vers le ciel, était redescendu, remonté, avait mis l'appareil sur le dos, l'avait retourné, avait fait un long S en vol plané*, avait incliné* le vieil avion à droite, à gauche, enfin l'avait posé* sur le sol, juste à l'endroit où il avait décidé de le faire*, avait sauté sur le terrain... n'y avait plus trouvé personne. Etonné, il avait cherché Daurat qui lui avait dit :

« Naturellement, vous êtes content de vous ?

— ... Oui, Monsieur le Directeur.

— Eh bien*, moi pas*. Nous ne sommes pas au cirque* ici ! »

Très en colère l'aviateur était parti faire sa valise en serrant les dents. Mais Daurat n'avait pas du tout envie de lui faire quitter Toulouse; il lui avait demandé de recommencer son vol, plus simplement cette fois. Daurat n'avait pas regardé ce deuxième vol, le premier lui avait assez montré qui était Mermoz. Il avait seulement voulu lui donner une leçon et lui faire comprendre dans quel esprit on devait piloter* quand on voulait faire partie de « la ligne ».

Peu de temps après, il y avait eu l'année de Barcelone; l'année où Mermoz volait pres-

JEAN MERMOZ

que sans s'arrêter, faisant et refaisant, par des temps souvent très mauvais, les 1 000 kilomètres de Barcelone à Malaga. Rien ne l'empêchait de partir, ni les orages, ni la fatigue, ni son bras malade après une piqûre d'insecte, ni le manque* de sommeil.

Il était en train de devenir un vrai pilote.

LE GRAND PILOTE

En 1926, Mermoz est envoyé dans une autre région, il transporte le courrier de Casablanca à Dakar, de Dakar à Casablanca, avec escales* à Agadir, Cap-Juby, Villa Cisneros, Port-Etienne, Saint-Louis du Sénégal. Tout de suite il est devenu comme les autres pilotes de cette partie de ligne toute nouvelle : simple, gai, fraternel*, prêt à tout pour sauver la vie d'un camarade; prêt à tout pour faire passer le courrier au-dessus du désert et des hommes de Mauritanie, dans le brouillard, dans le vent et la tempête* de sable, souvent par une chaleur terrible, toujours dans les Bréguet 14, de plus en plus usés, et sans radio; au milieu de tant de dangers et avec un si grand nombre de pannes*, que les avions partaient toujours par deux, l'un pouvant ainsi venir aider l'autre.

Mermoz était pareil en cela à tous ceux de cette équipe* Casablanca-Dakar : Rozes, Ville, Guillaumet, Reine et les autres... Mais quand Kessel a demandé à Guillaumet et à Reine : « Comment était alors Mermoz ? », Guillaumet a répondu :